

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, les plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir la vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction — Nice, Place d'armes, N. 1, et Marseille, Rue Beaujour, N. 9

SOMMAIRE. — La fête de Saint François de Sales et la Conférence des Coopérateurs à Turin — Le discours de D. Bosco — Lettre de la Patagonie — Histoire de l'Oratoire de saint François de Sales — Fondation d'un Orphelinat de garçons pauvres — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

LA FÊTE DE S. FRANÇOIS DE SALES ET LA CONFÉRENCE DES COOPÉRATEURS A TURIN

L'*Unità Cattolica* de Turin, dans son n° 26, du 1 février, a entretenu ses lecteurs de la fête de S. François de Sales, célébrée dans l'Oratoire Salésien; et de la conférence des coopérateurs, tenue dans l'église de S. Jean l'Évangéliste.

Nous croyons utile de reproduire ici l'article de cet estimable journal, dont nul n'ignore la haute importance dans la Presse Catholique.

« Lundi passé, dans l'église de Marie Auxiliatrice, à Turin, a été célébrée solennellement la fête de S. François de Sales, Docteur de l'Église, Patron de l'Institut des Salésiens. La pompe des saints offices, le choix et l'exécution de la musique, le panégyrique en l'honneur de S. François de Sales, tout a splendidement répondu au caractère de la solennité.

» La fête se célébrait en semaine; et cependant l'affluence au Sanctuaire, le nombre des communions faites, nous ne dirons pas seulement par les enfants et les membres

du pieux institut, mais encore par les fidèles de la ville, ont été des plus édifiants.

» Une neuvaine et un triduum de prédication avaient bien préparé tous les cœurs.

» Jeudi passé, nous avons aussi reçu une impression non moins agréable, en assistant à la conférence des Coopérateurs Salésiens, tenue dans la très-belle Eglise de S. Jean l'Évangéliste.

» Sur une simple invitation faite, sous forme de lettre, par Dom Bosco; 1500 personnes, parmi lesquelles plusieurs membres du clergé et de la noblesse de Turin, s'étaient, vers les trois heures de l'après-midi, rendues dans cette Eglise, pour entendre de sa bouche quelques paroles d'encouragement et redoubler ainsi leur zèle pour les œuvres de bienfaisance au profit d'un si grand nombre de pauvres jeunes-gens.

» Le saint prêtre, dans un langage empreint de la plus grande simplicité, décrit brièvement l'état misérable dans lequel gisent aujourd'hui des milliers de jeunes-gens. Il parla des continuelles demandes que l'on fait de toutes parts aux maisons salésiennes, spécialement à celle de Turin, pour l'admission gratuite d'enfants, exposés aux plus grands dangers, et dignes de la plus haute compassion. Il fit part à ses auditeurs de la vive douleur qu'il éprouve en se voyant forcé de répondre: « Il n'y a plus de place, » et de laisser ainsi dans l'abandon et dans la voie de la perte tant de jeunes-gens qui, soustraits aux périls et

formés pendant quelques années à une honorable carrière, auraient pu réussir de la manière la plus consolante.

» Il parla ensuite de la nécessité dans laquelle il s'est trouvé d'agrandir l'hospice ou orphelinat de S. François de Sales. Il a fallu construire une aile nouvelle, près de l'église de Notre-Dame Auxiliatrice, afin de se mettre à même de recevoir un plus grand nombre de pauvres abandonnés, de leur enseigner un art ou un métier, et, par là, de les rendre capables de gagner un jour honorablement leur pain ; pour les instruire en même temps et les former dans la pratique de la religion et de la morale, et empêcher ainsi la misère, ou les mauvaises compagnies, de les précipiter dans le vice et dans l'inconduite, pour tomber peut-être dans les prisons et y faire le déshonneur de la famille et de la patrie.

» Dom Bosco vint ensuite à traiter de quelques moyens à employer pour réussir dans le noble dessein de venir en aide à la religion et aux bonnes mœurs, dans les temps que nous traversons ; il cita, à ce propos, quelques exemples édifiants de saintes industries employées par des personnes de Turin ou d'autres villes. Il répondit à quelques questions proposées au sujet de la pieuse association des Coopérateurs Salésiens. Avec un aimable enjouement, il raconta comment il recevait souvent, de vive voix ou par écrit, des félicitations pour de gros héritages que lui auraient laissé des personnes, dont il ne peut même savoir le nom ; héritages fantastiques, inventés par quelqu'un de bonne ou de mauvaise humeur pour faire parler les gens. Il dit comme deux héritages, qu'il a réellement faits, ont servi de prétexte à tant de contestations, qu'en dernière analyse ils ne lui ont laissé qu'une perte sensible. Un autre héritage lui a été laissé dernièrement, et jusqu'à présent n'a donné lieu à aucune contestation ; mais cet héritage consistait en la somme de 1 franc soixante centimes.

» Dom Bosco a terminé sa conférence en exhortant ses Coopérateurs à faire la charité pendant leur vie, et à ne pas remettre au temps qui suivra leur mort l'exécution de leurs bonnes œuvres. « En faisant la charité de votre vivant, leur a-t-il dit, vous coopérez plus tôt au bien de la religion et au salut des âmes ; vous êtes sûrs que vos intentions sont bien remplies et, d'autre part, vous recevrez de Dieu une double récompense. Le vrai prix, au ciel, un jour ; et le centuple, dès cette vie ; selon la pro-

messe du divin Sauveur : *Centuplum accipiet et vitam eternam possidebit.* »

Les paroles de Dom Bosco ont été écoutées avec beaucoup d'attention et accueillies avec respect et bienveillance. Elles nous ont convaincu de plus en plus que Dom Bosco n'est pas seulement un ami véritable, un père amoureux de la jeunesse ; mais qu'il est encore un éloquent avocat de cette pauvre jeunesse. Ces paroles nous ont persuadé que c'est bien un de ces hommes qui changeraient la face du monde, si les ressources dont ils disposent répondaient à leur cœur, à leur zèle, à l'énergie de leurs âmes généreuses. Ce discours a mis pour nous hors de doute que soutenir les instituts fondés par ce digne ecclésiastique, c'est faire aujourd'hui une œuvre, non seulement catholique, mais philanthropique et sociale. Non, l'Italie et la France, qui possèdent bien des maisons salésiennes, n'ont rien à craindre de D. Bosco ; loin de là, si elles le secondent dans ses admirables desseins pour le bien de la jeunesse, la première verra peu à peu diminuer le nombre des malfaiteurs dans ses prisons, et la seconde n'aura plus tant à redouter la dynamite des anarchistes. Dom Bosco sauvant la jeunesse, sauve en même temps la société.

LE DISCOURS DE DOM BOSCO.

Nos coopérateurs seront bien aises de connaître plus parfaitement, et avec plus de détails, le discours de Dom Bosco. Ce discours a été recueilli par l'un des auditeurs, sous forme d'analyse assez étendue, ce qui nous permet de le reproduire ici ; nous le faisons d'autant plus volontiers que nos lecteurs y trouveront développées quelques pensées d'une opportunité toute spéciale.

Après une courte lecture, et le chant d'un mottet par nos jeunes musiciens, Dom Bosco monta en chaire et, au milieu de l'attention la plus grande du nombreux auditoire, il s'exprima ainsi :

CHERS COOPÉRATEURS,

Nous sommes réunis pour faire non point un sermon, mais une conférence des Coopérateurs.

Cette conférence est la première qui se tienne à Turin à pareille époque, c'est à dire, à l'occasion de la fête de St. François de Sales. Cette conférence est aussi la première réunie dans cette nouvelle église dédiée à St. Jean, l'apôtre de la charité.

L'entretien que nous devons avoir ensemble est une conférence des Coopérateurs Salésiens, il doit donc être un simple exposé des divers objets qui intéressent le plus les Coopérateurs Salésiens. Parmi tous ces objets, dont le *Bulletin Salésien* vous a suffisamment entretenus, à diverses reprises, j'en choisis quatre principaux, sur lesquels je me propose d'attirer, d'une manière toute spéciale, votre charitable et bienveillante attention. Je veux parler de la nécessité de nous procurer les moyens nécessaires pour satisfaire 1° aux dettes contractées à l'occasion de la construction de cette église de St. Jean l'Evangeliste ; 2° aux dépenses nécessaires pour l'achèvement de la construction de l'aile droite de l'Oratoire de Saint François de Sales, près de Notre-Dame Auxiliatrice, dans le quartier du Valdocco ; 3° aux dépenses nécessitées par les dégâts causés à la papetterie de Mathi ; 4° à l'envoi de nouveaux missionnaires en Patagonie et au Brésil ; 5° enfin je répondrai à certaines questions, que plusieurs m'ont faites au sujet de nos œuvres.

1° L'église de St. Jean l'Evangeliste, où nous nous trouvons en ce moment, est, vous le voyez, entièrement terminée. Des prêtres, en nombre suffisant, sont attachés à cette église ; et les saints offices s'y célèbrent régulièrement. Les divins Sacrements de la confession et de la communion s'administrent chaque jour à de nombreux fidèles ; et, tandis que l'église supérieure sert pour le public, une crypte élégante et spacieuse est encore consacrée à servir de chapelle pour les nombreux enfants et jeunes gens, qui fréquentent le Patronage du dimanche (Oratorio festivo). A côté de la chapelle, toujours dans le sous-sol de l'église, se trouve une salle pour les catéchismes. Ces divers et importants services, l'église nouvelle continuera à les rendre dans l'avenir, et les dépenses pour en assurer le maintien seront très-peu considérables ; elles se réduisent en effet aux dépenses ordinaires du culte, et à l'entretien des prêtres attachés à l'église. Tout cela est peu de chose, et la générosité de nos bienfaiteurs y pourvoit suffisamment. Mais il reste encore à solder un passif, dont le chiffre s'élève à trente mille francs. Cette somme est peu de chose pour une personne riche ; mais elle est très-considérable pour nous, qui n'avons d'autres ressources que celles de la charité.

2° *Les constructions près du sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice.* — Ces constructions étaient nécessaires, non seulement pour donner plus de régularité à la façade et compléter le dessin, mais encore pour nous fournir une augmentation de local, rendu indispensable par le développement de cet Oratoire de St. François de Sales. Le manque d'espace nous avait obligés à disperser nos laboratoires ; nous avons dû en établir dans un angle de la cour, et, jusque dans les sous-sols de la maison. Le nouveau bâtiment permettra de les installer plus convenablement et avec plus de régularité. Nous pourrons aussi, grâce à ces constructions nouvelles, accepter un plus grand nombre de pauvres enfants abandonnés. Il est un très-grand nombre de ces malheu-

reux, qui viennent se présenter à nous pour être admis dans l'Oratoire, ou bien qui nous sont présentés par des personnes influentes, souvent par les autorités elles-mêmes. « Cet enfant, nous disent-elles, est sans moyens d'existence ; il ne paraît pas mauvais, et nous espérons que vous pourrez en faire quelque chose ; nous le remettrons bien volontiers entre vos mains ; s'il vous était impossible de l'accepter, nous nous verrions obligés de l'envoyer au dépôt de mendicité, ou à la maison de correction (au réformatoire). Mais dans ces tristes lieux cet enfant se gâtera complètement, et il en sortira plus mauvais encore. » — Et cependant le cœur frisé, nous devons répondre : « Il n'y a plus de place. » Nous sommes en effet tellement à l'étroit que, dans quelques circonstances, il nous est arrivé de devoir mettre des fils dans le parloir, et jusque dans un de nos réfectoires.

Les constructions nouvelles, en nous permettant de recevoir un plus grand nombre d'internes, augmenteront le nombre des jeunes gens arrachés aux périls des rues et des places publiques, au vagabondage et à la prison. Dans nos oratoires, avec l'aide de Dieu, on arrive à leur apprendre un métier. Ces enfants sentent le prix du bienfait qu'ils reçoivent ; ils en sont reconnaissants et s'appliquent au travail. Ils finissent par devenir des enfants pieux, qui assistent aux offices avec recueillement et bénissent le Seigneur, en priant pour ceux dont les aumônes leur ont procuré cet asile. Ils deviennent enfin des hommes capables de se suffire à eux-mêmes par le travail de leurs mains ; et, sortis de nos maisons pour aller dans le monde exercer leur industrie, ils sont d'honnêtes citoyens, tout en demeurant de bons chrétiens. Ceux dont les aptitudes le permettent reçoivent une instruction, qu'ils utilisent ensuite pour le bien de la société.

La construction dont nous parlons, et qui, vous le voyez, est si nécessaire, est commencée depuis deux ans. Elle aurait dû être terminée cette année ; mais, au moment où l'on aurait pu y travailler le plus activement, les moyens pécuniaires ont manqué ; force a été d'interrompre cette œuvre pour attendre que la Providence vint à notre secours. J'espère que Dieu touchera vos cœurs et ceux de tous nos Coopérateurs, et que le bâtiment, commencé depuis un temps relativement si long, pourra être terminé cette année-même.

3° *La Papetterie de Mathi.* — A peu de distance de Turin, nous avons, vous les savez, une papetterie qui pourvoyait nos oratoires du papier nécessaire pour nos imprimeries soit en Italie, soit en France ; soit même, quand on avait avantage à faire l'expédition, en Amérique. Une terrible épreuve est venue arrêter la marche de cette usine. Une chaudière a fait explosion, détruisant les machines, et une partie du bâtiment. Les travaux ont dû cesser pendant le cours d'une année entière, et il a fallu faire de grandes dépenses de réparations. Les réparations sont à présent presque terminées, et le travail va reprendre dans cette usine, qui assure du pain à bien des ouvriers. Nous pourrons de nouveau nous servir

des produits de cette fabrique pour répandre partout, en grand nombre, les bons livres qui sortent des presses de nos imprimeries.

4° *Pour les Missions de la Patagonie.* — En Patagonie, nos missions continuent à prospérer. Nos missionnaires, partis de Carmen de Patagones, sont allés, dans un voyage d'exploration et d'évangélisation, jusque sur les rives du Rio Chubut, ils ont suivi, sur un long parcours, ces rives que le pied des européens n'avait pas encore foulées. Nul n'osait s'aventurer aussi loin, on craignait d'être dévoré par les sauvages. Les missionnaires n'ont pas hésité, disposés, à donner de bon cœur leur vie pour Notre Seigneur Jésus-Christ et pour le salut des âmes, ils se sont avancés à une distance totale de 4500 kilomètres; ils ont été ravis de se voir bien accueillis par les sauvages, qui demandent à s'instruire et à recevoir le baptême. Maintenant, nos missionnaires nous écrivent pour nous supplier de leur envoyer des renforts. Mais il faut pour cela pouvoir faire face à des dépenses très-considérables. Il faut équiper les missionnaires, assurer leur traversée; il faut aussi pourvoir à tout ce qui est nécessaire pour civiliser ces peuples; et, pour cela, il faut des instruments d'agriculture et autres, pour les diverses professions les plus nécessaires; il faut des écoles, des églises etc. etc., il faut aussi des hospices pour y recueillir les enfants des sauvages. Il faut construire des villages pour les sauvages eux-mêmes, afin de leur faire perdre leurs habitudes nomades et les former à la vie civilisée.

Tous les moyens nécessaires à une pareille entreprise, nous espérons pouvoir les réunir peu à peu, grâce à votre charité. Nous préparerons toutes choses, au fur et à mesure de l'arrivée des ressources que nous fourniront vos aumônes.

Nos autres maisons progressent, à notre plus grande satisfaction et à celle de tous ceux qui s'intéressent à la pauvre jeunesse. Nous en recevons toutes les consolations que l'on peut se promettre du genre de personnes, auxquelles elles sont destinées.

5° *Réponses à certaines questions.* — J'aurais encore à vous parler de bien d'autres choses; mais je suis obligé de me limiter et je crois préférable de m'arrêter à vous donner la réponse à certaines questions, qui me sont le plus souvent adressées, de vive voix ou par écrit, par de nombreuses personnes; et que, précisément par ce motif je crois utile de vous présenter ici.

1° L'œuvre des Coopérateurs Salésiens est-elle une œuvre exclusive? — Non, c'est une des œuvres nombreuses qui ont pour objet d'assurer le triomphe de la religion et le maintien des bonnes mœurs, surtout dans les rangs de la jeunesse pauvre et abandonnée; mais cette œuvre n'empêche nullement les autres œuvres, plus ou moins similaires; elle concourt avec elles au même but. Loin de détourner de ces œuvres, nous encourageons au contraire à les aider et à les soutenir; mais nous, de notre côté, nous avançons de toutes nos forces vers la réalisation de notre but commun.

Les tertiaires des divers ordres, Franciscain, Dominicain etc. peuvent participer avec fruit à nos œuvres, et, réciproquement, nos Coopérateurs peuvent appartenir aussi à quelqu'un de ces tiers-ordres; il faut même voir, dans la pieuse société des Coopérateurs Salésiens, un complément de cette admirable institution. Le monde actuel est devenu matériel, son esprit s'est attaché surtout à ce qui frappe les sens; il a besoin d'autre chose encore que d'une prédication muette par le bon exemple. Il lui faut quelque chose de matériel, qui frappe plus vivement ses regards, et l'oblige à réfléchir et à reconnaître l'œuvre de Dieu et l'action bienfaisante de la religion catholique. Il faut qu'il voie s'élever des églises, des maisons de charité pour l'éducation de la jeunesse pauvre etc. Tel est précisément le but spécial de l'institution des Coopérateurs; et, pour le définir en quelques mots, nous dirons que les tiers-ordres avaient pour objet principal de faire le bien par les œuvres, tout intérieures de la piété chrétienne, œuvres le plus souvent, accomplies dans le secret. Les Coopérateurs Salésiens ont en outre pour but spécial de faire le bien par l'exercice des œuvres extérieures de la charité.

La piété et la charité doivent toujours aller unies l'une à l'autre. C'est pourquoi le Pape nous a donné, par une disposition générale, toutes les indulgences accordées aux tertiaires de St. François d'Assise. Le bien que nous faisons est un autre bien; mais, c'est toujours le bien; il complète le bien que faisaient déjà d'autres institutions et ne le gêne pas.

2° Une famille peut-elle appartenir collectivement à la Société des Coopérateurs Salésiens, de manière à ce que chacun des membres de cette famille puisse gagner toutes les indulgences accordées à cette pieuse Société, bien qu'il ne figure pas nominativement sur les registres? — Oui; et, ce que nous disons d'une famille s'applique également à une communauté, à un collège etc. Il suffit que le père ou la mère de famille, le chef de la communauté soit inscrit sur nos registres et que son nom y soit suivi de cette mention: et sa famille, ou bien, et sa communauté. Mais, il est bien entendu que quiconque veut gagner les indulgences doit faire au moins quelque une des œuvres de charité indiquées par le règlement; il doit de plus être en état de grâce, et accomplir tout ce qui est prescrit pour le gain de l'indulgence dont il s'agit. Tout membre d'une famille, ou d'une communauté, représentée par une personne inscrite sur nos registres, ainsi que je l'ai dit, peut gagner les indulgences accordées aux Coopérateurs.

3° Suffira-t-il d'être inscrit sur nos registres, pour gagner ces indulgences? — Non évidemment; il faut, ainsi que je l'ai déjà indiqué, faire, pendant l'année, quelque une des œuvres extérieures de charité conseillées aux Coopérateurs. Il faut aussi se trouver en état de grâce. L'indulgence est la remission de la peine temporelle due au péché; celui-là donc ne saurait mériter la remission de la peine temporelle, qui mérite la peine éternelle.

4° D'où vient, demande-t-on encore, l'argent nécessaire à soutenir tant d'œuvres? — Je vous le demande à mon tour; — la seule réponse possible est que cet argent vient un peu de partout; — chacun apporte son obole. — Nous sommes comme des instruments entre les mains du Seigneur; il dispose toutes choses de manière à ce que tout ce qu'il faut à l'exécution de ses desseins arrive, à point nommé, là où il se propose de le mettre en œuvre.

On va répétant sans cesse que Dom Bosco vient de faire un magnifique héritage; les journaux répètent la nouvelle, et bien de nos amis s'en réjouissent; ils nous écrivent même pour nous féliciter. — Au fond, ou la nouvelle est entièrement controuvée, ou la valeur des quelques objets laissés à Dom Bosco est énormément exagérée. Jusqu'à présent, les divers legs qui ont pu nous être faits nous ont apporté plus d'ennuis que de profit, si bien que nous aurions préféré qu'ils ne nous eussent pas été faits.

Hérédité ridicule. — Dom Bosco raconte ici le fait d'un legs à lui fait dans une petite ville assez éloignée; on se déplace pour se rendre sur le lieu, malgré le mauvais temps, et l'on ne trouve, pour tout avoir du testateur, que quelques sous (1,60); le voyage avait plus coûté que ne rapportait l'hérédité, pompeusement annoncée cependant. Dom Bosco prend occasion de ce fait pour exhorter ses auditeurs à faire pendant leur vie toutes les bonnes œuvres qu'il leur est possible d'accomplir; qu'ils ne laissent pas ce soin à ceux qui recueilleront leur héritage. Donnez pendant votre vie, leur dit-il, cela vaut mieux que d'attendre le moment de votre mort. Les héritiers chercheront à critiquer votre disposition, et à en empêcher l'effet. D'ailleurs, en donnant pendant votre vie, vous vous assurez, dès cette vie même, une récompense temporelle, sans préjudice de la récompense éternelle, que vous recevrez en son temps; vous vous assurez aussi, de la part de Dieu, une assistance toute spéciale au moment de votre mort.

Industrielle charité. — Je n'ai du reste qu'à me féliciter du zèle et de la générosité de nos Coopérateurs, et je comprends sous ce titre tous ceux qui nous aident en quelque manière que ce soit.

Je n'en finirais pas s'il me fallait décrire toutes les formes que revêt leur industrielle charité. Des dames nous apportent des chaussettes pour nos enfants, des chemises, des caleçons etc., il en est qui, pour pouvoir plus librement travailler pour les pauvres orphelins, vont passer quelques jours à la campagne.

Il y a peu de jours, une personne est venue visiter notre Oratoire et, voyant plusieurs enfants avec des vêtements d'été, nous a demandé pourquoi l'on ne faisait pas mettre à ces enfants des vêtements d'hiver; nous avons dû répondre que, si l'on ne le faisait pas, c'était par défaut d'argent, et que l'on cherchait, par d'autres moyens, à défendre suffisamment du froid ces pauvres enfants. — Quelques jours après, cette personne envoyait tout ce qu'il fallait pour donner des vêtements

chauds d'hiver à tous ces pauvres orphelins.

Une dame a vendu ses bijoux, une autre son argenterie, pour nourrir Jésus-Christ en la personne de ses pauvres. D'autres bienfaiteurs observent la plus stricte économie afin de pouvoir prélever en notre faveur quelque argent sur leur petit budget. D'autres enfin, hors d'état de nous aider par eux-mêmes, vont quêter pour nous, ou, tout au moins, ils prient; et, bien souvent, des secours extraordinaires, que nous recevons d'une façon inespérée, sont le fruit des prières faites en notre faveur par ces bienfaiteurs, qui souvent ignorent le prix de leur prière au profit des pauvres orphelins. *Deprecatio pauperum exaudietur a Domino.*

Chers Coopérateurs, remercions Dieu de nous avoir conservés, au milieu de tant de périls, dans cette religion qui, de nos jours, opère tant de merveilles. Je vous remercie aussi, chers Coopérateurs, et compte sur votre persévérance. Je vous engage à donner le plus possible et à donner promptement. Rappelez-vous que notre Seigneur a dit: « Donnez, et l'on vous donnera. » Il n'a pas dit: *promettez*; il a dit: *donnez*; bien des personnes, au contraire, voudraient se borner à promettre à Dieu, pour ne lui donner qu'après avoir reçu de lui l'objet de leur désirs. Ce n'est pas ainsi qu'il faut agir; prévenons le Seigneur, il ne sera jamais avec nous en reste de générosité; l'aumône que nous aurons faite a un mérite qui nous obtiendra plus facilement les grâces que nous demandons. Quelles seront les récompenses de notre aumône? La vie éternelle après notre mort; et, dès cette vie, bien des grâces temporelles, le maintien ou le retour de notre santé, le succès dans nos affaires, la bonne harmonie dans nos familles, la conversion d'époux ou de fils égarés, et mille autres grâces, dont nous avons besoin, surtout la paix du cœur et une grande confiance au moment de la mort.

Je prie toujours le Seigneur de vous donner la grâce d'accomplir bien des œuvres de charité; si je suis exaucé, je me tiens assuré de votre salut éternel. Le Seigneur a dit « donnez et l'on vous donnera; » il tiendra sa parole.

LETTRE DE LA PATAGONIE.

Nous sommes heureux de publier ici la lettre suivante, écrite à Dom Bosco par nos missionnaires de la Patagonie.

Patagones 30 octobre 1882.

TRÈS-AIMÉ DOM BOSCO,

Je profite du départ du bateau à vapeur *Villarino* pour Buenos-Ayres, et me hâte de vous donner de nos nouvelles.

Notre Inspecteur, Dom Costamagna, vous aura, sans doute, informé de l'état de notre maison; cependant, à ce qu'il a dû vous transmettre, j'ajouterai quelques observations qui, je l'espère, vous feront plaisir.

Nos missions progressent, mais trop lentement; le personnel est trop peu nombreux, et nous devons toujours répéter: la moisson est abondante et les ouvriers sont rares.

Notre cher D. Beauvoir s'occupe exclusivement de la mission hors de la ville; il aurait besoin d'un autre prêtre pour l'aider; et je ne puis lui donner même un coadjuteur Catéchiste. Parti le 30 août, il a parcouru la rive droite du fleuve, jusqu'à la distance de 250 kilomètres; il a eu la consolation d'instruire et baptiser 77 personnes, presque toutes de race indienne, et de bénir 12 mariages. Dans son excursion apostolique, il a rencontré quelques familles italiennes, fixées à cinquante kilomètres de Patagones, et s'est arrêté six jours auprès d'elles pour administrer les sacrements de la confession et de la communion. La petite chambre où il célébra les divins mystères, présentait un spectacle des plus gracieux; transformée en chapelle pour la circonstance, elle était ornée avec goût. Il est impossible d'exprimer la joie de ces pauvres gens, avoir un prêtre au milieu d'eux, et pouvoir s'approcher des sacrements! C'était pour eux un bonheur tel, que ces chers fidèles auraient voulu que le missionnaire ne les quitta plus. A son départ, ils pleuraient tous comme des enfants. Que Dieu soit loué pour le bien qui s'est fait dans cette excursion. Dom Beauvoir est revenu à Patagones, le 3 de ce mois, pour prendre quelques jours de repos et se préparer à une autre mission.

Notre confrère avait appris que, sur les bords du Colorado, au nord de Patagones, vivaient des indiens, dont quelques uns avaient déjà reçu le baptême; d'autres n'avaient pas encore eu ce bonheur. Il repartit donc, le 11 octobre, accompagné d'un domestique indigène, et arriva, le 12 au soir, chez ces bonnes gens. L'accueil fut cordial. D. Beauvoir instruisit 23 indiens, les baptisa et bénit trois mariages d'autres indiens, baptisés déjà depuis quelque temps.

Cette mission a coûté beaucoup de fatigues et de privations; il serait trop long de les décrire; je noterai seulement que la distance de Patagones au Colorado est de deux cents kilomètres; et, dans tout ce parcours, on ne trouve qu'un seul endroit où se trouve un peu d'eau potable.

Cet endroit, sis à mi-chemin environ, est connu sous le nom de *Los pozos* (Les puits). Une cabane sert de bureau télégraphique à un employé, que l'on pourrait plutôt appeler un hermite. Cet employé offre aux voyageurs un peu de viande de cheval. D. Beauvoir revint le 20 octobre; juste à temps pour m'aider à confesser, à l'occasion d'une fête que nous avons célébrée le 22.

Pendant que je vous écris, il se dispose à partir pour Roca, station militaire où se trouvent aussi des Indiens. Il voyagera sur le Río Negro dans un petit bateau à vapeur, appelé du nom de ce fleuve. Au retour, il passera par le détachement de Choel-Choel. Dans ces deux pays, il doit administrer le saint Baptême à quarante personnes environ.

Ce qui m'afflige, c'est d'être obligé d'envoyer notre confrère tout seul. Il nous est indispensable

d'avoir un missionnaire de plus. Cette nécessité, Dom Costamagna l'a constatée lui-même; il m'a promis de faire tout son possible pour y pourvoir; je doute qu'il puisse y réussir parce que nous ne recevons aucun renfort de Turin. Croyez-moi, vénéré Dom Bosco, c'est une grande douleur d'avoir à laisser le bien que l'on pourrait faire, faute d'y être aidé. Si vous n'avez pu, cette année, nous envoyer de nouveaux confrères, je pense que cela provient du défaut de secours matériels. Ah! si telle était en effet la raison, je voudrais avoir une voix assez forte pour me faire entendre du monde entier; je m'écrierais: o Catholiques, vous qui avez déjà le bonheur de connaître Dieu et de jouir des bienfaits de la Rédemption; vous surtout, Italiens, qui possédez en outre le siège du Vicaire de Jésus-Christ; ah! je vous conjure, montrez-vous ardents à propager sa foi et sa religion! si vous ne pouvez, en personne, venir apporter à ces sauvages tribus la lumière de l'Évangile, ouvrez du moins vos mains, soyez généreux de vos biens pour ceux qui, après avoir reçu vos secours, sauront prodiguer leur sang et leur vie pour l'amour de Jésus-Christ et des âmes rachetées par Lui. — Je voudrais, du fond de ces déserts, faire retentir cet appel dans toutes les villes d'Europe et plus particulièrement de l'Italie et de la France. Mais, comme il ne peut m'être donné de le faire, je vous supplie de vouloir, au nom de tous vos fils de la Patagonie, adresser un chaleureux appel à la charité de tous, au moins de tous nos coopérateurs.

Hier j'ai eu une conférence avec le général Corrado Villegas, commandant cette frontière; il m'a dit de préparer des missionnaires, parce que plus de sept cents Indiens sont en route pour venir faire leur soumission. J'aurais donc encore besoin de deux ou trois prêtres et de deux ou trois sœurs, pour catéchiser tous ces Indiens; mais, où les prendre, si le Seigneur ne me les envoie pas? Je veux espérer que sa divine Providence ne me fera pas défaut.

Priez pour nous, que nous puissions vaincre toutes les difficultés suscitées par le démon; qu'il nous soit donné d'étendre, chaque jour davantage, le règne du Seigneur. Priez pour moi, tout particulièrement, pour que je corresponde aux grâces que Dieu m'a faites, bénissez-nous tous, du fond de votre cœur paternel, et que votre bénédiction descende copieuse sur nous, sur nos fidèles, nos élèves de l'un et de l'autre sexe, sur tous les Patagons, qu'elle les rende dociles à la voix de Dieu, dont la miséricorde les appelle, du fond de leurs ténèbres, à son admirable lumière.

Je suis, heureux de me dire, et d'être toujours

Votre très-affec. fils en Jésus-Christ

JOSEPH FAGNANO, prêtre.



HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE VI.

Un saint jeune homme de l'Oratoire — Le petit apôtre — L'héroïque conciliateur — Le favori du Ciel — Une prophétie — Un ange de moins sur la terre.

Comme pour récompenser l'Oratoire de ce qu'il avait fait pendant le temps du choléra, le Seigneur, dans l'année même, lui envoyait un élève qui devait être une de ses plus belles gloires.

Pendant les trois ans qu'il passa au milieu de nous, ce jeune homme répandit de tels parfums de vertus, qu'ils nous embaument encore aujourd'hui. Ce jeune homme était Dominique Savio, né à Riva près Chieri, le 2 avril 1842, et mort à Mondonio le 9 mars 1857.

Le fait de son séjour dans notre Oratoire revêt un caractère si singulier et, nous le dirons, si extraordinaire, que nous le considérons comme un événement digne d'une mention toute particulière dans cette histoire de notre Oratoire. La vie de ce saint jeune homme fut déjà retracée par la plume de Dom Bosco lui-même. Cette biographie forme un gracieux fascicule des *Lectures Catholiques*. C'est pourquoi nous ne ferons ici que rapporter quelques traits parmi les plus édifiants (1).

Une des vertus qu'il fit surtout briller parmi nous fut un grand zèle, pour le salut des âmes, zèle vraiment supérieur à son âge. C'était un petit apôtre. Pour s'enflammer de plus en plus dans le saint exercice des œuvres de charité envers le prochain et pour apprendre le moyen d'y bien réussir, il lisait volontiers la vie des Saints, qui s'étaient spécialement consacrés au salut des âmes.

Nous citerons, entre autres, St. Philippe de Neri, St. François Xavier, St. François de Sales etc. Il parlait volontiers des missionnaires, qui ne reculent devant aucune fatigue pour arriver à convertir les infidèles et les hérétiques. Il priait pour eux et enviait leur sort. On l'entendit plusieurs fois s'écrier : Que d'âmes se perdent parce qu'il n'y a personne pour leur prêcher la parole de Dieu ! Que de pauvres enfants iront peut-être à la perdition parce qu'ils n'ont personne pour les instruire dans la foi !

Il ne se contentait pas de former des désirs, il en venait à l'application. Autant que le comportait son âge et son instruction, il se prêtait avec un indicible plaisir à faire le catéchisme aux petits enfants dans l'église de l'Oratoire. S'il voyait quelqu'un en avoir un plus grand besoin

il prenait volontiers la charge de lui donner des leçons de religion. Il ne regardait ni aux jours, ni aux heures ; tout lui était doux lorsqu'il pensait coopérer au salut d'une âme.

Quelques uns des jeunes gens les plus exemplaires de l'Oratoire, désireux de procurer le bien de leurs compagnons, s'étaient unis en une sainte ligue dans le but de prendre un soin spécial des enfants les plus étourdis, soit parmi les internes, soit parmi les externes.

Savio Dominique se hâta de se faire inscrire et devint l'âme de cette pieuse association. On ne peut qu'admirer les industries dont il se servait pendant les récréations pour mieux atteindre son noble but. Lorsqu'il avait quelques gourmandises, quelques fruits ; ou bien encore une croix, une médaille, une image ou quelque autre objet religieux, il le conservait soigneusement pour l'employer à son petit apostolat. — Qui le veut ? qui le veut ? Criait-il dans la cour. — Moi, moi, criait-on de toutes parts et tous de courir vers lui. — Doucement, disait-il alors ; je le donnerai à celui qui saura le mieux répondre à une demande de Catéchisme. — Et le saint jeune homme avait soin de n'interroger que les plus étourdis, et à peine en avait-il reçu une réponse quelque peu satisfaisante, il s'empressait de leur faire ce petit cadeau. De cette manière, en peu de temps il s'était gagné le cœur de tous les petits diables, et il en était presque toujours entouré.

Il cherchait aussi la compagnie d'une autre catégorie d'enfants, non moins dignes de ses amoureuses sollicitudes. Parmi les jeunes gens qui se trouvaient dans l'Oratoire, où fréquentaient le patronage du dimanche, il en était de plus grossiers, plus ignorants et moins bien élevés que leurs compagnons, qui d'ordinaire les laissaient à l'écart. Ces derniers étaient ceux que notre Dominique recherchait avec le plus d'affection. Il ne s'arrêtait pas aux apparences ; il n'écoutait pas les sympathies ou les antipathies ; il ne voyait en eux qu'une âme à sauver.

Il s'approchait, les égayait par le récit de quelques traits, les invitait à promener avec lui, les faisait parler ; en un mot, il les tirait de leur isolement humiliant et les consolait et les encourageait de son mieux. Une de ses industries méritait d'être ici tout particulièrement relevée. Lorsqu'il s'apercevait que depuis quelque temps quelqu'un de ses compagnons s'abstenait de s'approcher des Sacraments, le zélé petit jeune homme cherchait à s'unir à lui pour le jeu ou pour la conversation ; il continuait ce divertissement pendant quelque temps ; mais, tout-à-coup il rompait le fil du discours, ou suspendait la partie et disait à son nouvel ami : — Voudrais-tu me faire un plaisir ? — Volontiers, et lequel ? — Dimanche je dois aller me confesser, viendras-tu m'accompagner ? — Le plus souvent le camarade, par complaisance, répondait affirmativement.

Dominique en avait assez et reprenait le fil de la conversation ou la suite de la partie. Le lendemain il employait, vis-à-vis d'un autre, le même moyen. Et le samedi soir, ou le dimanche matin c'était un spectacle des plus édifiants, de le voir

(1) Voir : *Vie du jeune Savio Dominique* élève de l'Oratoire de St. François de Sales, avec un appendice sur les grâces obtenues par son intercession, par Jean Bosco prêtre. Traduction française sur la cinquième édition italienne. Typographie et Librairie Salésienne (Nice et Marseille).

aux pieds du confesseur avec 2, 3 et parfois même 7 ou 8 jeunes gens des plus rebelles aux pratiques de piété. Le saint jeune homme avait su les amener à remplir ce devoir de religion. Ces faits se renouvellaient fréquemment, ils étaient du plus grand avantage pour les camarades de Dominique, et formaient une bien douce consolation pour D. Bosco. Notre bon directeur se plaisait à dire que Savio Dominique savait prendre plus de poissons avec ses jeux, que bien des prédicateurs par leurs sermons.

Ce zèle allait jusqu'à l'héroïsme quand il s'agissait d'empêcher l'offense de Dieu. Nous ne signalerons qu'un seul fait choisi entre tant d'autres. En ce temps-là les jeunes gens recueillis dans l'Oratoire avaient dépassé la centaine, et Dom Bosco ne pouvait plus, comme dans le principe, faire lui-même une classe régulière. D'autre part, le manque de maîtres n'avait pas encore permis d'établir dans l'Oratoire même les cours nécessaires, et les jeunes gens attachés aux études fréquentaient deux écoles libres de Turin, auxquelles se rendaient aussi plusieurs enfants des meilleures familles de la ville. Ces écoles étaient : pour les élémentaires, celle du pieux et charitable professeur Joseph Bonzanino et, pour les classes supérieures, celle du professeur Dom Matthieu Picco, dont la mémoire nous est toujours bien chère. Pendant que notre jeune Savio suivait les leçons de l'excellent professeur Bonzanino, deux écoliers lui donnèrent l'occasion de montrer jusqu'à quel point il brûlait du feu de l'amour de Dieu et du désir d'empêcher qu'il fût offensé. Ces écoliers eurent un jour une dispute ; ils passèrent des insultes aux gros mots, et finirent par se défier à coups de pierre, comme les chiens se défient à coups de dents. Dominique réussit à découvrir cette querelle et à connaître ce défi. Il en éprouva une peine très-vive et désira empêcher cette rencontre. Mais comment y réussir ? Les deux antagonistes étaient plus forts et plus âgés que lui. Il tenta la persuasion et fit observer à chacun d'eux que la vengeance est contraire à la raison, comme à la religion ; il écrivit aux deux adversaires et les menaça de rapporter la chose au professeur et même à leurs parents. Mais les esprits des deux écoliers étaient si aigris que toute parole devint inutile. Le cœur magnanime de Dominique lui suggéra alors un acte qui tient de l'héroïque. Il les attendit après la classe, les prit à part tous les deux, et leur dit — Puis que vous vous obstinez à vouloir vous battre comme des chiens, je vous prie d'accepter au moins une condition. — Soit, répondirent-ils ; pourvu qu'elle n'empêche pas notre duel. — C'est un brigand ! s'écria l'un des deux adversaires en désignant son compagnon. — Je ne pourrai demeurer en paix, riposta l'autre, tant que je ne lui aurai pas cassé la tête. — Le pieux jeune homme tremblait en entendant ces barbares propos ; cependant, désireux d'empêcher un plus grand mal, il s'arma de courage et dit : — La condition que je veux vous proposer n'empêche pas le duel. — Et quelle est cette condition ? — Je désirerais ne vous la dire que sur le lieu même où vous voulez vous me-

surer à coups de pierre. — Tu te moques de nous ; tu chercheras à entraver notre projet. — Je serai avec vous, et ne me moquerai pas de vous ; soyez tranquilles. — Peut-être voudras-tu aller appeler quelqu'un. — Ce serait mon devoir ; mais je n'en ferai rien ; je resterai près de vous, mais tenez-moi votre parole. — Ils promirent ; et l'on choisit pour le lieu du combat les prés, dits de la Citadelle, en dehors de Porta Susa (1).

Arrivé sur le terrain, Savio fit ce que, certes personne ne se serait imaginé ; il laissa les deux duellistes s'armer chacun de 5 grosses pierres et prendre leurs distances. Puis, quand il les vit sur le point d'entamer leur sauvage combat, il leur dit : — Avant de vous laisser passer outre je vous demande l'accomplissement de la condition que vous avez acceptée. — Il dit ; et prenant en main son petit crucifix, qu'il portait au cou, il l'éleva d'une main et s'écria : — Je veux que chacun de vous fixe ses regards sur cette image et qu'ensuite il jette une pierre sur moi en prononçant ces paroles : « Jésus-Christ innocent mourut en pardonnant à ses bourreaux et moi, pécheur, je veux l'offenser et faire une solennelle vengeance. » Cela dit, il va s'agenouiller devant celui qui se montrait le plus transporté de fureur et lui dit : — Lance le premier coup sur moi, jette de toutes tes forces une pierre sur ma tête. — Le jeune homme était loin de s'attendre à une pareille interpellation. Il trembla, pâlit et répondit : — Non, non jamais ! je n'ai rien contre toi et je serais prêt à te défendre contre quiconque voudrait t'insulter. — A ces mots, Dominique se relève, il court vers l'autre, se jette à ses pieds et lui répète les mêmes paroles. A cet acte, ce dernier demeure, lui aussi, tout déconcerté : — Non, non, s'écrie-t-il, jamais je ne te ferai de mal à toi, non jamais ! — Le saint jeune homme se relève alors et, d'une voix émue : — Comment ! s'écrie-t-il, vous êtes prêts à vous exposer, même à un grave péril, pour me défendre, moi qui ne suis qu'une misérable créature ; et vous n'êtes pas capables de vous pardonner une insulte, une moquerie, lorsqu'il s'agit de sauver votre âme, qui a coûté le sang de Notre Divin Rédempteur, et que vous allez perdre à jamais par ce péché ! — Cela dit, il se tut et demeura debout, les yeux baignés de larmes, tenant toujours en main son crucifix élevé vers le Ciel.

Ce spectacle de zèle et de charité vainquit les deux camarades ; — en ce moment, assura depuis l'un d'eux, je fus attendri ; un frisson parcourut tous mes membres ; et je me sentis couvert de confusion pour avoir forcé un aussi bon ami à en venir à ces extrémités pour empêcher notre barbare dessein.

Peu de jours après, les deux condisciples, déjà réconciliés l'un avec l'autre, allaient ensemble se réconcilier aussi avec Dieu, au moyen d'une bonne confession.

(1) Ces prés sont aujourd'hui tout couverts d'édifices et le lieu du duel enfantin correspond à l'emplacement sur lequel on éleva depuis l'église paroissiale de Sainte Barbe.

On ne sera pas surpris, après ce récit, d'apprendre que Dieu se plût à favoriser ce pieux jeune homme des dons célestes, dont la vie des saints nous présente de si nombreux exemples. Plusieurs fois, après la sainte Communion, ou, tandis qu'il priaient devant le très-saint Sacrement, il demeurait comme ravi hors de lui-même, et restait plusieurs heures dans une sorte d'extase. Nous nous souvenons qu'un jour il manqua au déjeuner, à la classe et même au dîner : nul ne savait où il pouvait être ; à l'étude, personne ; au lit, personne. Il était déjà 2 heures de l'après midi, lorsqu'un camarade, ne le voyant pas paraître, en dit un mot à Dom Bosco. Ce dernier pensa tout de suite ce qui était en effet, qu'il le trouverait à l'église, comme plusieurs autres fois déjà en semblable occurrence. Sans rien dire à personne, Dom Bosco se rend aussitôt à l'église, il va au chœur et trouve le jeune homme immobile comme une statue. Il était là, debout, un pied posé sur l'autre, une main appuyée sur le lutrin, l'autre sur sa poitrine, le visage tourné vers le tabernacle, avec une expression si angélique qu'il serait impossible de la décrire. Dom Bosco l'appelle, point de réponse ; il le secoue, et alors le saint jeune homme tourne les yeux vers lui et lui dit : — Comment, la messe est déjà finie ? — Vois, lui répondit Dom Bosco, en tirant sa montre, il est deux heures. — A ces mots Dominique demeura tout confus ; il demanda humblement pardon pour avoir manqué au règlement, et déjà il se dirigeait vers la classe ; mais Dom Bosco l'envoya dîner et, pour le délivrer des demandes importunes qu'auraient pu lui faire ses camarades, il lui dit : — Si quelqu'un te demande d'où tu viens, tu répondras que tu viens de faire ce que je t'avais commandé.

Un autre jour il entre dans la chambre de Dom Bosco et lui dit : — Hâtez-vous et venez avec moi ; il y a une bien belle œuvre à faire. — Où veux-tu me conduire, demande D. Bosco. — Faites vite, dit le jeune homme. — Dom Bosco, témoin depuis quelque temps des choses extraordinaires, que Dieu daignait opérer dans ce jeune et bien aimé fils, prend son chapeau et suit son jeune guide. Ce dernier marche d'un pas accéléré ; il s'avance assez loin dans la ville, prend enfin la rue des Orphelins ; entre dans une maison, monte l'escalier jusqu'au troisième et sonne. — C'est là, dit-il, que vous devez entrer ; — et, promptement, il s'en retourne à la maison. Une femme vient ouvrir la porte : — Oh ! vite, vite, dit-elle à Dom Bosco, sans cela il n'est plus temps. Mon mari a eu le malheur de se faire protestant et à présent il se trouve à la dernière extrémité et demande par pitié la grâce de pouvoir mourir en bon catholique. — Dom Bosco s'empresse de se rendre au lit du malade, qui témoignait le plus anxieux désir de mettre ordre aux affaires de sa conscience. La confession terminée le plus rapidement possible, arrive le curé de St. Augustin, que l'on avait déjà envoyé chercher. Il put à peine administrer au malade les saintes Huiles, avec une seule onction, parce que déjà le moribond devenait un cadavre. Quelque temps après, Dom Bosco

voulut demander au jeune Savio comment il avait pu savoir que dans cette maison se trouvait un malade réduit à cette extrémité ; le jeune homme regarda Dom Bosco d'un air triste et se mit à pleurer. Dom Bosco ne demanda plus rien, il se souvint de ces paroles de la Sainte Ecriture : « Il est bon de cacher le secret du roi. » *Sacramentum regis abscondere bonum est.* Les âmes saintes ont plus de peine à révéler les dons qu'elles reçoivent de Dieu, que les péchés qu'elles ont pu commettre.

Après l'amour de Dieu, deux autres affections occupaient le cœur de notre pieux jeune homme : l'amour pour Marie Immaculée et l'amour pour le Pape. Pour honorer l'auguste Reine du Ciel il s'employait à établir une Compagnie choisie parmi les plus pieux jeunes gens. Cette Compagnie existe encore aujourd'hui et nous en parlerons en son lieu. Il célébrait les fêtes de la très-Sainte Vierge, ses neuvaines, et spécialement le mois de mai, avec une piété qui ravissait tous ceux qui pouvaient en être témoins.

Il parlait du Pape, comme un fils parlerait de son propre père ; il priait avec ferveur pour lui et témoignait un vif désir qu'il lui fût donné de le voir avant de mourir ; il assurait, à plusieurs reprises, avoir quelque chose de très-important à lui communiquer.

Dom Bosco l'entendant parler ainsi lui demanda un jour quel était cet important secret qu'il voulait dire au Pape. — S'il m'était donné de lui parler, je voudrais lui dire d'avoir soin, au milieu des tribulations qui l'attendent, de ne jamais cesser de s'occuper avec une toute particulière sollicitude de l'Angleterre. Dieu prépare dans ce royaume un grand triomphe pour le catholicisme.

— Sur quoi te fondes tu pour parler ainsi ? — Je vous le dirai, mais je désire que vous n'en parliez à personne. Cependant, si vous allez à Rome, faites en part à Pie IX : un matin pendant que je faisais mon action de grâce après la communion, j'eus une très-forte distraction ; il me parut apercevoir une très-vaste plaine, couverte d'un foule nombreuse enveloppée d'un épais brouillard. Ils marchaient comme des hommes qui ont perdu leur route, et ne voient plus où ils mettent le pied. Ce pays, me dit une personne qui se trouvait auprès de moi, ce pays est l'Angleterre. J'allais faire une question, lorsque je vois le Souverain Pontife Pie IX. Je le reconnais pour avoir vu plusieurs fois son portrait. Majestueusement vêtu, il portait à la main une torche lumineuse ; il marchait vers cette foule immense. A son approche, la lumière de la torche ardente dissipait peu à peu le brouillard ; et ces hommes demeuraient inondés par des flots de lumière, comme en plein midi.

Cette torche, me dit l'ami dont j'avais déjà entendu la voix, cette torche ardente est la Religion catholique, qui doit illuminer les Anglais. — Tel fut le récit de l'aimable jeune homme. D. Bosco se rendit à Rome en 1858 pour la première fois, et communiqua cette vision au Souverain Pontife Pie IX. Le Saint-Père écouta ce récit avec bonté. — Je suis heureux, dit-il, d'être ainsi confirmé

dans mon dessein de travailler énergiquement en faveur de l'Angleterre, vers laquelle j'ai déjà tourné mes sollicitudes les plus vives. Ce récit, s'il n'a d'autre valeur, est toujours comme un conseil donné par une âme pieuse.

Comme on le voit, notre jeune Savio fut un prophète, petit, mais véridique. Qui ne connaît, en effet, le progrès que le Catholicisme a fait dans le royaume uni depuis vingt ans? La hiérarchie ecclésiastique rétablie, d'abord dans l'Angleterre, et puis en Ecosse; le libre exercice de leur culte la faculté de prêcher et d'enseigner; accordés aux catholiques; les nombreuses églises qui s'élèvent dans les villes et dans les campagnes; les conversions journalières de protestants, appartenant même aux classes les plus élevées: ministres, députés, sénateurs, marquis, ducs etc. La destruction des préjugés contre le Pape et l'Eglise Catholique, l'avidité, l'élan, le transport, avec lequel on cherche partout à les mieux connaître; tous ces faits et tant d'autres que nous pourrions énumérer sont une preuve évidente qu'il y a vingt six ans le jeune Savio Dominique lut dans l'avenir, des yeux de son intelligence illuminée par un rayon de la grâce de Dieu.

Une âme ornée de tant de vertus, favorisée de dons si élevés, était plus digne de vivre au ciel, que de végéter sur la terre; aussi Dieu ne tarda pas à nous l'enlever.

D'une complexion délicate, d'une frêle santé, qui donnait à son extérieur même une grande ressemblance avec St. Louis, notre tout jeune-homme, dès les premiers jours de 1857, commença à dépérir d'une façon si sensible qu'il nous donna les craintes les plus graves pour sa précieuse existence. Les soins affectueux dont on l'entourait à l'Oratoire, les remèdes ordonnés par les médecins demeuraient impuissants. Dom Bosco demanda une consultation de plusieurs médecins, ils furent d'avis de tenter d'enlever entièrement le jeune homme à ses études et de l'envoyer respirer l'air de son pays. On avertit le père de l'enfant et le départ fut fixé au premier mars, Dominique consentit à ce départ; mais seulement pour faire un sacrifice à Dieu. Comme on lui demandait pourquoi il se montrait si triste de retourner à la maison: — C'est, répondit-il, que je désire finir mes jours à l'Oratoire. — Tu iras à la maison, et, après t'être un peu rétabli, tu reviendras. — Ah! pour cela non, je m'en vais et je ne reviendrai plus. — il semblait que le jour et l'heure de sa mort lui avaient été révélés: Arrivé à la maison, il reçut la visite du médecin, qui crût à une inflammation et pratiqua des saignées. Lorsqu'on en eut fait plusieurs le malade parut en voie de guérison; ainsi l'assurait le médecin, ainsi le croyaient les parents; mais tel n'était pas l'avis de Dominique.

Conduit par la pensée qu'il vaut mieux recevoir trop tôt les derniers sacrements, que de s'exposer à en être privé, il appela son père et lui dit: — Père, il sera bien d'avoir une consultation du médecin céleste, je désire me confesser et recevoir la sainte Communion. On se rendit à ses désirs; il reçut le saint Viatique avec la fer-

veur d'un séraphin. Avant la Communion, et pendant l'action de grâce, il faisait de temps en temps des prières, si belles, si affectueuses, que l'on eût dit que c'était un bienheureux s'entretenant avec Dieu.

Cependant le chirurgien continuait à pratiquer des saignées jusqu'au nombre de 10. Le cher jeune homme se soumettait à tout, sans témoigner la moindre répugnance. Tout au contraire, heureux d'offrir ce sang pour l'amour de Jésus qui, sur la croix, avait répandu tout son sang pour le sauver, Dominique regardait avec plaisir le sang couler de ses veines. Quelques jours après son arrivée à la maison, le médecin complimenta le malade sur l'amélioration de sa santé et dit aux parents: — Remercions la divine Providence, nous sommes en bonne voie, la maladie est vaincue; nous n'avons plus besoin que de faire une sage convalescence. Les bons parents se réjouissaient en entendant ces paroles; mais Dominique se mit à rire et ajouta: — Le monde est vaincu, et je n'ai plus besoin que de faire une sage comparution au tribunal de Dieu. — Le docteur à peine sorti, le jeune homme demanda l'extrême onction. Les parents et le curé lui-même, trompés par la sérénité et la jovialité du malade, et surtout par les paroles du médecin, ne consentirent à sa requête que pour ne pas lui faire de peine; mais ils croyaient n'y voir aucune nécessité. Après avoir reçu l'extrême onction avec la dévotion d'un saint, il demanda la bénédiction papale. Muni de tous les secours de notre sainte Religion, il éprouva une joie si céleste que la plume serait impuissante à la décrire. En ce précieux moment, serrant dans ses mains le crucifix, il récita devant lui ces vers, que depuis longtemps déjà il se plaisait à répéter:

Seigneur, ma liberté, toute à vous je la donne
Voici mes facultés, voici mon pauvre corps
Prenez tout, ô mon Dieu! C'est de Vous que je sors;
A votre saint vouloir, heureux, je m'abandonne.

C'était le soir du 9 mars. A l'entendre parler et à regarder son visage, on eût dit, non pas un malade, mais quelqu'un qui s'est mis au lit pour prendre simplement un peu de repos. Son air joyeux, son regard encore plein de feu, son entière connaissance, auraient chassé bien loin de tous les esprits la pensée que ce jeune homme était sur le point de mourir. Une heure et demie avant qu'il ne rendît le dernier soupir, le curé l'alla visiter: il fut tout étonné de l'entendre faire des prières pour recommander son âme à Dieu. Il faisait de fréquentes oraisons jaculatoires, qui toutes exprimaient le plus vif désir d'aller au Ciel.

Le curé partit avec l'espoir de le revoir; Savio s'endormit et prit une demi-heure de repos. Puis s'éveillant, il regarda ses parents et dit: — Mon père, nous y voici. — Me voici, mon fils, qu'est-ce qu'il te faudrait? — Mon bon père, il est temps prenez mon livre la *Jeunesse instruite*, et lisez-moi les prières pour la bonne mort. — A ces mots, la mère se mit à sangloter, et s'éloigna de la chambre du malade. Le cœur du pauvre père se brisait de douleur et sa voix était suffoquée par les

larmes ; cependant il fit un effort et se mit à lire les prières demandées.

Dominique répétait avec attention, et d'une manière distincte, chaque mot ; mais, à la fin de chaque invocation, il voulait dire seul : — Très-miséricordieux Jésus ayez pitié de moi. — Arrivé à ces mots : — Quand enfin mon âme comparaitra devant vous et, pour la première fois, verra la splendeur immortelle de votre majesté, ne la rejetez pas de devant votre face ; mais daignez la recevoir dans le sein amoureux de votre miséricorde afin que je chante éternellement vos louanges. — Ah ! oui, ajouta-t-il, c'est bien là ce que je désire. Oui, oui, mon bon père, chanter éternellement les louanges du Seigneur. — Il parut ensuite se recueillir profondément, comme un homme absorbé dans les réflexions les plus importantes.

Quelques instants après, il rouvrit les yeux et souriant il dit d'une voix claire : — Adieu, mon cher père, adieu quelles belles choses je vois... — en disant ces mots, il expira, un aimable sourire sur les lèvres, et les mains jointes sur la poitrine en forme de croix. Le soir du 9 mars 1857 il y avait un ange de moins sur la terre et un ange de plus au Ciel.

Cette opinion que nous venons d'exprimer, nous pouvons pieusement l'appuyer sur bien des motifs, et des plus puissants. Tout semble prouver que Dominique Savio s'envola droit au ciel ; et les vertus pratiquées pendant sa vie à un degré peu commun, et les dons extraordinaires dont le Seigneur s'était plu à le combler, et sa mort si digne d'envie, et surtout les nombreuses grâces et faveurs spirituelles obtenues jusqu'à ce jour par son intercession. Nous l'avons dit, le séjour de Dominique Savio dans notre Oratoire fut pour nous comme un événement, et ce n'est pas sans raison. La beauté et le parfum d'une fleur prouvent l'excellence du terrain qui lui donne la vie, la beauté d'un fruit et son agréable saveur témoignent de la bonté de l'arbre qui l'a porté ; nous pouvons donc à bon droit dire que la sainteté de Savio Dominique est une preuve non douteuse de l'excellence de l'institution de l'Oratoire, qui l'eut pendant 3 ans pour élève, et lui servit à atteindre une si haute perfection. — Ce séjour fut encore comme un événement, à cause de tout le bien qu'il fit à l'Oratoire et de celui plus grand encore, qu'il lui fait encore à présent.

FONDATION D'UN ORPHELINAT DE GARÇONS PAUVRES.

Il y a quelque temps nous avons été priés de publier dans notre Bulletin la lettre suivante ; ce que nous faisons très-volontier. C'est une bonne chose que de faire connaître à tous comme il y a en d'autres endroits des personnes charitables qui donnent leurs soins aux pauvres enfants abandonnés, comme nous le faisons nous mêmes en plusieurs provinces de France, afin que nos bons Coopérateurs ne se lassent pas d'aider tous ceux qui se font pères et mères à tant d'orphelins et à tant d'orphelines délaissées.

M.

Je soussigné E. J. Stiévenard, prêtre du diocèse de Tournai, prends la confiance de vous prier de vouloir bien jeter un coup d'œil sur les lignes suivantes que j'ai l'honneur de vous adresser, en faveur d'une œuvre qui ne peut manquer d'attirer toutes vos sympathies.

Dirigeant à Mons, depuis bientôt trente-six ans, une maison d'orphelins, je me suis de plus en plus convaincu de l'immense bien qu'un tel établissement procure à tant de ces petits malheureux, privés des soins et des caresses dont sont entourés les autres enfants, auxquels la Divine Providence a daigné conserver les auteurs de leurs jours.

Cependant Dieu, qui est le père de tous, ne les a point abandonnés à leur triste sort. Dans l'ancienne loi, il s'est fait lui-même l'avocat des orphelins, en disant au 9^{me} psaume : « Vous serez le soutien de l'orphelin. *Orphano tu eris adjutor.* » Les prophètes ont souvent répété aux Juifs cette divine leçon, et ils les reprénaient sévèrement de leur négligence à l'exécuter. Plus tard, l'apôtre St. Jacques disait aux premiers chrétiens que l'acte de religion le plus agréable à Dieu c'est de visiter les veuves et les orphelins dans leurs peines ; à plus forte raison de soigner et d'élever ces enfants malheureux.

Si notre Seigneur était encore visiblement sur la terre et qu'il se trouvât dans quelques nécessités, avec quel empressement ne nous efforcerions-nous pas de pourvoir à ses besoins ! Eh bien, J.-C. est encore ici-bas au milieu de nous : il y est dans la personne des pauvres ; il y est avant tout dans ces innocentes créatures que nous nommons *Orphelins*. Lui-même nous l'assure par ces paroles de l'Evangile : « *Ce que vous aurez fait aux plus petits d'entre les miens, je le regarderai comme fait à moi-même.* » (St. Matthieu ch. 25).

D'ailleurs, qu'y a-t-il de plus propre à exciter la compassion et la générosité d'une personne de cœur que l'état de ces enfants abandonnés ? Ils n'ont plus de père pour leur procurer la subsistance ; ils n'ont plus de mère pour essuyer leurs premières larmes et les réjouir par leurs caresses ; ils sont exposés à la faim, à la nudité, sans gîte, sans appui naturel, et cependant ils ont pour eux l'innocence : ils ne sont point, comme tant d'autres indigents, la cause volontaire de leurs misères. Dieu a permis leur triste sort, non pour la perte de ces intéressantes petites créatures ; mais pour nous donner à tous l'occasion d'exercer à leur égard la charité chrétienne, cette reine des vertus qui nous fait aimer Dieu, et nous le fait aimer dans la personne des pauvres. Et qu'y a-t-il de plus pauvre que le petit orphelin sans fortune ?

L'on dira peut-être : D'ordinaire il est pourvu aux nécessités corporelles de ces enfants par les administrations de bienfaisance. Dieu veuille qu'il en soit ainsi pour tous. Mais à côté de ces besoins du corps, il y a chez ces enfants des besoins d'un ordre supérieur, les besoins de l'âme.

Le Sauveur du monde l'a dit : « *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais il a aussi besoin (pour se diriger dans le chemin de la vie) de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* »

Oui, l'enfant orphelin, comme tout autre, a besoin de principes de morale et de vérités religieuses qui le rendent juste à l'égard de ses semblables ; dévoué, fidèle et soumis à ses maîtres ; respectueux envers lui-même ; soigneux du salut de son âme, et par-dessus tout, rempli de zèle pour aimer et servir Dieu, son premier Père, auquel il doit l'existence et tout ce qu'il possède.

Or, qui pourra faire naître chez les orphelins pauvres ces nobles sentiments, et les porter à la pratique de tous ces grands devoirs de l'homme ? Ce ne seront pas ordinairement ces familles d'ouvriers, auxquelles on les confie à prix d'argent, et où ils n'ont bien souvent sous les yeux que de funestes exemples. Là, tout en exploitant leurs faibles bras, on se borne à leur procurer la nourriture et le vêtement, sans s'inquiéter ni de leur éducation ni de leur avenir.

Ce sont ces déplorables inconvénients qui ont inspiré à la charité chrétienne l'établissement de ces orphelinats que l'on rencontre dans presque toutes les villes importantes, et auxquels les plus grands saints, tels que St. Jérôme Emilien, Saint Ignace de Loyola, St. Vincent de Paul ont pris tant de part. Dans ces asiles du moins, les orphelins pauvres, réunis ensemble sous l'œil de maîtres religieux et vigilants, reçoivent les secours matériels et spirituels qui leur sont nécessaires ; ils retrouvent de nouveaux pères, de nouvelles mères dans ces hommes et ces femmes qui ont renoncé aux joies de la famille et aux avantages du siècle, pour se faire les parents adoptifs de ces petits qui n'en ont plus.

Mais pourquoi tous ces avantages seraient-ils réservés exclusivement aux orphelins des villes ? Ceux de nos campagnes en sont-ils moins dignes ? Ils sont orphelins comme les premiers ; ils se trouvent dans les mêmes nécessités ; Dieu les recommande tous sans distinction à notre pitié et à notre sollicitude : « *Vous serez le soutien de l'orphelin. Orphano tu eris adjutor.* »

C'est cette considération qui nous a porté à fonder à Manage, aux confins de Bois-d'Haine et à proximité de la station, un établissement destiné à recueillir les petits garçons orphelins des campagnes et en particulier ceux du Hainaut. Ils pourront y être admis dès l'âge de six à sept jusqu'à vingt ans.

Là, ils recevront l'instruction religieuse et primaire ; puis, après leur première communion, lorsqu'ils seront suffisamment instruits, on les exercera à un métier approprié à leurs aptitudes. L'horticulture et l'arboriculture feront le principal objet de leurs travaux manuels.

Pour atteindre notre but, nous avons d'abord mis toute notre confiance en Dieu, plaçant notre futur orphelinat sous la protection et le vocable de la Sainte-Famille ; nous avons ensuite résolu, pour trouver les ressources nécessaires aux frais de premier établissement, d'y consacrer toutes nos économies et de nous adresser en même temps

non seulement aux riches du monde, mais aussi à toutes les familles plus ou moins aisées. Nous savons que les nécessités du temps imposent aujourd'hui de grands sacrifices à la classe élevée ; c'est pourquoi nous ne voulons pas tout attendre d'elle. Nous recevrons donc avec la même reconnaissance l'obole de la veuve comme les dons des personnes fortunées.

Enfin, nous tendons la main à tous ceux qui liront ces lignes, en leur disant : Ne détournez pas, nous vous en prions, les yeux de ces petits malheureux que nous voulons adopter ; aidez-nous à leur faire du bien ; ne voyez dans la main que nous vous présentons, que celles de ces milliers d'orphelins qui viendront s'abriter dans l'asile que nous cherchons à leur ouvrir, et dans leurs mains innocentes, ne considérez que la main divine de J.-C. qui vous rendra au centuple le bien que vous aurez fait aux plus petits d'entre les siens.

Votre très-humble et obligé serviteur

E. J. STIÉVENARD

aumônier des orphelins, à Mons.

Mons, 1 juillet 1879.

INDULGENCES SPÉCIALES pour les Coopérateurs.

Par concession du Souverain Pontife, en date du 9 mai 1876, tout Coopérateur peut gagner toutes les indulgences, tant plénières que partielles, auxquelles ont droit les tertiaires de Saint François d'Assise.

Ainsi les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire, devant le Très-Saint-Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria* selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours, et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois d'Avril.

4. S. Isidore évêque et Docteur de l'Eglise.
15. Patronage de S. Joseph époux de la T. S. V.
24. S. Fidèle de Sigmaringue.
25. S. Paul de la Croix.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI.

Sampierdarena 1853 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.